

compatible avec la garantie des besoins de la population mondiale? Des études répondent par l'affirmative

UT ÊTRE PROSPÈRE



baissant la consommation d'énergie de plus de 60% par rapport à 2020. KEYSTONE

«PAS SOLUBLE DANS LE CAPITALISME»

L'hypothèse d'une «décroissance prospère» implique d'«énormes» changements dans les structures socio-politiques et économiques, indique le collectif de scientifiques qui s'est attaqué à la question (lire ci-contre). Leur étude laisse cependant une question ouverte: un tel tournant est-il compatible avec le système capitaliste existant?

Julia Steinberger, professeure d'économie écologique à l'université de Lausanne, a un avis tranché sur la question. Un tel scénario est impossible sans rupture avec le système économique actuel, répond la chercheuse au *Courrier*. Et de mettre les points sur les i: «La décroissance est résolument anticapitaliste.»

Son point de vue est partagé par Daniel Tanuro. Selon cet agronome et environnementaliste belge, auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la crise climatique et ses solutions¹, le «prétendu capitalisme vert est une voie sans issue. Les émissions de CO₂ continuent d'augmenter, les espèces continuent de disparaître, les inégalités n'en finissent pas d'exploser. Ce triple échec crée un terrain propice au développement rapide d'une extrême droite raciste, misogyne et transphobe.»

Le chercheur écosocialiste salue l'approche de Julia Steinberger et de ses collègues, qui explore «la seule piste digne de la civilisation humaine: réduire drastiquement la consommation finale d'énergie au niveau mondial tout en partageant radicalement les richesses, afin de satisfaire les besoins légitimes des classes populaires. En particulier ceux des centaines de millions d'êtres humains qui n'ont accès ni à une alimentation suffisante, ni à un logement décent, ni à des soins de santé, ni à une éducation digne de ce nom». Pour Daniel Tanuro, ces pistes soulignent la possibilité de construire une «décroissance juste, démocratique et sociale – une décroissance écosocialiste.»

Dans ses premiers ouvrages sur la crise climatique, l'agronome reprochait à certains théoriciens de la décroissance d'ou-

blier la justice sociale. Mais depuis, le débat a évolué. «Mes critiques visaient les courants qui faisaient de la décroissance un projet de société plutôt qu'une transition. Mon point de vue était que cette transition est impossible sans justice sociale radicale, donc sans stratégie en direction du monde du travail, pour répondre de façon crédible aux interrogations sur l'emploi, le revenu, la terre, les besoins réels en général. Les travaux de ces auteurs, et d'autres, montrent que ce débat est dépassé.»

La jonction est donc effective, selon lui, entre la critique de la croissance économique et celle des inégalités sociales, toutes deux reliées à leur matrice capitaliste.

«Le prétendu capitalisme vert est une voie sans issue»

Daniel Tanuro

Cette convergence est au cœur d'un récent ouvrage de Kohei Saito. Le philosophe japonais y propose la piste d'un «communisme décroissant» (lire l'interview ci-dessous). Elaborée à partir d'une lecture novatrice de l'œuvre de Karl Marx, sa proposition rompt avec le productivisme qui a longtemps marqué les critiques du capitalisme inspirées par le penseur allemand. Une approche à laquelle souscrit Daniel Tanuro: «Entre le *Manifeste* et *Le Capital*, Marx passe d'un paradigme de l'émancipation par la croissance quantitative des forces productives à un paradigme de l'émancipation par la «gestion rationnelle du métabolisme» humanité-nature, dont la condition est la réduction du temps de travail.»

Cette perspective d'une décroissance résolument anticapitaliste semble avoir le vent en poupe. Traduit en douze langues, le livre de Kohei Saito est devenu un best-seller international. **GZN**

¹Daniel Tanuro, *L'impossible capitalisme vert*, La Découverte, 2010; *Trop tard pour être pessimistes!*, Textuel, 2020.

Pour un «communisme décroissant»

Le capitalisme entre en contradiction avec le caractère fini des ressources naturelles, explique le philosophe Kohei Saito. Interview.

Le philosophe Kohei Saito propose de répondre à la crise sociale et climatique en empruntant la piste d'un communisme débarrassé du productivisme¹. Il se base pour cela sur une lecture des écrits tardifs de Karl Marx, longtemps restés méconnus. Il a répondu aux questions du *Courrier*.

Dans votre dernier ouvrage, vous écrivez que le respect des limites naturelles n'est pas soluble dans le régime capitaliste. Pourquoi?

Kohei Saito: Le capitalisme est un système basé sur l'expansion ininterrompue. Cette logique est partagée par les partisans du «capitalisme vert», qui veulent utiliser les nouvelles

technologies pour produire et vendre encore davantage – de voitures électriques, par exemple. Elle entre en contradiction avec le caractère fini des ressources sur la planète. Pour sauver cette dernière, un tournant vers la décroissance est donc indispensable.

Selon ses critiques, la décroissance empêcherait de répondre aux besoins de l'humanité.

Ce n'est pas la décroissance qui crée la pénurie, mais le capitalisme. Ce système s'est en effet traduit par un gigantesque développement des forces productives. Or, malgré cette croissance spectaculaire, des milliards de personnes restent pauvres, souffrent de la faim et n'ont pas accès à des infrastructures de base.

Cette situation est due à la logique capitaliste. Dès sa naissance, ce système s'est attelé



«Ce n'est pas la décroissance qui crée la pénurie, mais le capitalisme»

Kohei Saito

à privatiser les biens possédés en «commun», notamment les terres. Pour favoriser l'enrichissement d'une minorité, il a ainsi imposé la rareté à une majorité de la population.

En réintroduisant les «communs», la décroissance permettra au contraire une forme d'abondance partagée.

Vous plaidez pour un «communisme décroissant». Qu'entendez-vous par là?

Le communisme décroissant est basé sur la généralisation des «communs». Il s'agit de déterminer démocratiquement la production de valeurs d'usage, soit des biens et services nécessaires à toutes et à tous – éducation, santé, internet, eau, électricité, etc. – et les rendre accessibles à tous en les démarchandisant.

Une telle décroissance n'appauvrira pas les gens. Au contraire, elle permettra de ré-

pondre aux besoins humains, tout en réduisant le temps consacré au travail.

Votre livre propose une synthèse entre la pensée de Marx et la décroissance. Sur quoi se base-t-elle?

Dans ses premiers écrits, Marx pensait qu'il fallait laisser le capitalisme développer les forces productives, puis mettre celles-ci au service de l'émancipation des travailleurs en réalisant le socialisme. Cette vision était productiviste et eurocentrique.

La pensée du philosophe allemand a ensuite évolué. Dans le premier tome du *Capital*, publié en 1867, Marx indique que le capitalisme détruit l'environnement en rompant le «métabolisme» entre l'être humain et la nature.

Il va ensuite approfondir la question écologique, notamment en lisant les travaux du chimiste allemand Liebig sur la

fertilité des sols. Il étudie aussi les sociétés précapitalistes et non européennes et perçoit le fait qu'elles partagent davantage, sont plus égalitaires et plus durables.

Dans les dernières années de sa vie, ces recherches vont l'amener à abandonner l'idée d'un progrès linéaire basé sur le développement maximal des forces productives. Il défend plutôt une forme d'économie stationnaire inspirée notamment par les anciennes communautés agraires germaniques.

Ce tournant a été marginalisé dans les années 1920, parce que le socialisme réel était ensorcelé par le productivisme.

Aujourd'hui, la situation est différente. Nous devons créer une nouvelle idée du socialisme, et la pensée de Marx tardif peut être très utile dans ce sens.

PROPOS RECUEILLIS PAR GZN

¹Kohei Saito, *Moins. La décroissance est une philosophie*, Seuil, 2024.